

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maxime DELVAL

Quelques pensées sur le bonheur

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 356-363

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Quelques pensées sur le bonheur

Soyez heureux... souhaits de bonheur !... A cette époque de renouvellement d'année, montent de tous les cœurs, se forment sur toutes les lèvres ces mots toujours magiques, au son desquels, d'instinct, les âmes s'épanouissent.

Que chante-t-il donc, ce doux échange que la fièvre intense des choses journalières respecte ? que montre-t-elle, cette halte de tous les voyageurs sous l'horizon que chacun scrute d'un regard avide et pénétrant... Ah ! c'est l'hymne qui dit bonheur et joie, dont le rythme enchante toujours l'oreille humaine ; c'est l'aurore toute dorée qui de ses feux semble inonder la route soudain... et la foule se presse, et les mains se serrent, et toutes les espérances vibrent...

Bonheur ! Qu'est-ce donc que le bonheur ? comment en parler ?

S'il est beaucoup de maîtres qui enseignent, il en est peu qui apprennent l'art d'être heureux. « Placer le bonheur où il faut, a écrit Bossuet, c'est la source de tout bien et la source de tout mal est de le placer où il n'est pas. » Si l'on en juge parce qu'il y a de mal et de souffrance au monde, il apparaît que les hommes cherchent le bonheur surtout où il n'est pas.

Vous me demandez : « pourquoi nous parlez-vous du bonheur ? Serez-vous donc un maître plus éclairé que les autres ? » En effet, cette question m'a à moi-même tenu l'esprit en suspens. Quand j'ai pris la plume pour écrire ce mot « bonheur », la main m'a tremblé, et une voix du fond de moi-même est montée disant : « Toi qui prétends enseigner le bonheur aux autres, l'as-tu trouvé pour toi-même ? » Mais mes regards ont rencontré le livre ouvert des Evangiles, et je me suis

souvenu que Celui qui connaît le mieux le cœur humain avait dû dire sur ce sujet de la Béatitude les paroles les plus justes.

Pourquoi demander la science du bonheur à qui ne peut la donner ? Que peuvent nous dire sur ce point les plus grands maîtres humains ? Le résultat de leurs propres recherches ? Elles sont si courtes. Le fruit de leurs propres expériences ? Mais leur âme n'est pas la nôtre ; ce qui les a contentés pourra-t-il nous satisfaire ? Et d'ailleurs que vont-il nous avouer ? Ils nous diront où ils n'ont pas trouvé le bonheur ; ils ne nous diront pas où il est.

Songez à ce que c'est qu'une âme humaine : à tout ce qu'elle contient d'individuel, de singulier, de mystérieux, et qui échappe même à son propre regard. Songez à tout ce qu'il y a de complexe en ces hérédités qui pèsent sur nous, à ces résultats de notre éducation, à ces désirs qui passent venant on ne sait d'où, allant on ne sait où... Celui-là seul qui a résumé dans son Humanité toutes nos humanités, qui seul a eu l'intuition de nos profondeurs et de nos mystères, qui seul sait bien nos origines et nos fins, devait prononcer les paroles capables d'exprimer pour tous les conditions du bonheur, capables de se diversifier aux besoins toujours nouveaux des âmes.

Qu'on annonce un livre qui aura pour titre « le Secret du Bonheur. » il en sera comme de ce livre sur l'art de gérer sa fortune dont un libraire me disait : « il n'y a à l'acheter que ceux qui n'ont pas de fortune à gérer. » Ceux-là achèteront le « Secret du Bonheur » qui possèdent le moins les conditions communes du bonheur, je veux dire : les pauvres, les infirmes, les cœurs

trompés... Et il se trouve que c'est à ceux-là que Jésus apporte le « Secret de la Béatitude. »

Il faut venger l'Evangile de cette accusation souvent répétée : « Il n'apporte pas aux hommes ce qu'ils attendent, le bonheur ; c'est un livre triste que l'Evangile, un livre douloureux, où la souffrance est exaltée. N'est-ce pas de paroles plus rayonnantes que nous avons besoin ? Nous voulons croire à l'impassible Beauté, à la douceur de vivre, aux prix des heures qui passent : c'est le secret du rire, non celui des larmes, qu'il faut nous livrer. »

Il est vrai, l'Evangile est un livre où est exaltée la souffrance. On ne peut pas annoncer un Evangile nouveau : il faut le prendre avec ce qu'il contient de poésie : avec les Anges chantant dans les cieux, avec l'étoile luisant sur l'étable, avec les noces de Cana, avec ces belles paraboles sur les lys des champs et sur les oiseaux du ciel ; mais il faut le prendre aussi avec le scandale de ses douloureux enseignements : le massacre des Innocents au lendemain de la fête de l'étoile ; le jeûne au désert à la veille de Cana ; les menaces contre les Pharisiens suivant la parabole de l'enfant prodigue ; la Croix précédant la Résurrection.

La question est de savoir si ce qui convient à la vie humaine telle qu'elle est, telle que nous l'expérimentons, est la philosophie d'un optimisme béat, ou une philosophie de la souffrance béatifiée. La sincérité et la force de l'Evangile, c'est de ne cacher rien des misères de la vie, c'est de les accepter, presque de les commander, mais de les transformer : à travers l'inévitable souffrance promettre la Béatitude certaine. La pauvreté, les larmes, la faim, la soif, la persécution : voilà les faits, les réalités ; voilà ce qui compose nos jours, ce qu'on ne peut pas fuir. Dans l'Evangile, ce

qui meurtrit devient ce qui guérit ; ce que l'on fuit devient ce que l'on cherche ; ce qui désespère devient ce qui fonde l'espérance. C'est « le sublime paradoxe » de l'Évangile.

Bienheureux ! C'est le premier mot du Sauveur enseignant les hommes ; celui qui, précédant tous les autres, les explique, montre où ils tendent, et donne un sens de consolation aux paroles de sacrifice. » Tout le but de l'homme, dit Bossuet, c'est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen », et il nous en fait trouver le moyen à travers tout.

Ce bonheur est à *base d'espérance*. Si nous n'avions pas la parole infaillible de Jésus-Christ, il n'y aurait pas de plus triste sujet d'entretien que de parler de la béatitude. C'est pour nous l'occasion de remuer trop de regrets, trop de chagrins, trop d'attentes trompées. Le devoir s'impose de dénoncer les insuffisances de tant d'objets où les hommes aiment à se reposer, et enfin de découvrir tant d'espérances chimériques. Parler du bonheur, n'est-ce pas un peu parler d'un Paradis perdu, et ne ressemblons-nous pas, entre nous, à ces exilés qui se rappellent les uns aux autres les joies d'une patrie qu'ils ne reverront plus. Nos entretiens sur le bonheur finissent presque toujours dans des regards voilés, sur ces paroles qu'on dit à voix basse comme près des cercueils, dans ces profonds soupirs du cœur qui expriment les indéfinies nostalgies.

A quoi bon dire aux hommes « quoi que vous fassiez, vous ne serez pas heureux. » N'est-ce pas assez des leçons de la vie pour le leur apprendre ? Arrière les cœurs blasés qui ne croient plus à la valeur de la vie, au prix des heures. Gardons le plus possible

nos âmes dans la fraîcheur de leurs impressions, dans la nouveauté des attentes, dans la naïveté de leurs espérances. Honte à qui brise dans les cœurs la fleur de la foi et de l'enthousiasme.

Hélas ! n'est-ce pas notre rôle à nous autres moralistes, et que pouvons-nous vous donner comme source certaine du bonheur ? Les joies de l'intelligence ? les plus pénétrantes sont souvent les plus inquiètes, et il n'y a guère que les esprits courts à connaître les clartés sans mélange. Les joies du cœur ? Ici nous n'acceptons pas d'autre expérience que la nôtre, et quoi que nous enseignent les moralistes, nous ne les croirons pas. N'y eut-il au monde qu'une exception de fidélité, elle est pour notre affection. Mais enfin, nous pouvons toujours croire à ce résumé de l'expérience universelle « le cœur, océan souvent exploré, toujours inconnu. Jetez-y votre barque, mais attendez-vous aux récifs. »

La volonté ? La nous sommes tous d'accord. Le bien qu'elle veut, elle ne le fait pas ; et elle fait le mal qu'elle ne veut. C'est chaque jour que ses défaillances nous désespèrent. La fortune ! Elle est instable, capricieuse, et si elle aide à tout, elle ne suffit à rien. Les plaisirs ? Ils font de nous des esclaves et nous mettent aux mains des chaînes douloureuses. Le monde ? « Les fêtes ne sont point pour les gens du monde, écrit Madame de Staël, des raisons d'être heureux, mais des occasions de le paraître. »

Et je me souviens d'une pièce d'un poète sur le bonheur :

« Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas ! dit l'Espérance.
Bourgeois, manants, rois et prélats
Lui font de loin la révérence.
C'est le bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons, doublons le pas,
Pour le trouver, là-bas, là-bas.

Et l'homme court, à la banque, à l'armée, il part sur un navire, il revient avec sa tristesse.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas !
Là-bas, là-bas dans ces nuages !
Ah ! dit l'homme enfin vieux et las !
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfants, courez, courez vers les nuages,
Courez, courez, doublez le pas
Pour le trouver là-bas, là-bas.

Le bonheur, dans les nuages ? Ce mot, nous le re-prenons, et sans nulle ironie, nous vous disons : oui, regardez du côté des nuages, c'est-à-dire, du côté du ciel. Le bonheur est là.

La raison première de notre bonheur à nous, chrétiens, est dans l'espérance. Bienheureux ceux qui sont pauvres ! Parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux, ceux qui ont faim ? Pourquoi ? parce qu'ils seront rassasiés, et ainsi de suite. Et pourquoi cette place faite à l'espérance ? Parce que, depuis la chute, il n'y a pas de bien présent en lequel nous pouvons nous reposer. La brutalité de la vie défie tous ceux qui nous promettaient le bonheur trouvé dans un bien présent. Les cœurs qui ont connu une affection brisée, ne sont jamais plus tristes qu'au soir des jours heureux. A ces cœurs-là, il n'y a, il ne peut y avoir de consolation que dans l'espérance, et de quel bonheur voudraient-ils sinon de celui que pourra partager l'âme aimée qui n'est plus ?

Même dans un monde où le péché n'eut pas enlevé aux biens présents la valeur qu'ils tenaient de Dieu, et le bonheur possible qu'ils renfermaient, Dieu eût encore fait une place à l'espérance. L'espérance a une

douceur propre. Les choses espérées sont belles un peu à la façon des neiges immaculées qu'aucun pas n'a encore souillées.

L'espérance a la beauté de tout ce qui promet ! C'est un art dans la vie que possèdent certains cœurs naïfs, que retrouvent certains cœurs subtils, de laisser toujours flotter autour d'eux je ne sais quel voile de mystère qui entretient toujours les désirs, fait naître toujours les espérances. Un objet atteint est déjà un objet qu'on ne goûte pas. Nos bonheurs aiment à se faire d'espérance.

Dans l'espérance chrétienne, il y a une confiance donnée à la parole de Dieu. Dieu est amour, et comme tout ce qui est amour il veut qu'on se repose en lui, les yeux à demi clos. L'aimer dans la toute lumière du bien parfait, ce serait vraiment trop facile, et si peu chevaleresque ! L'aimer dans le mystère de l'espérance contient une confiance et une beauté. Nous aimons mieux les aurores que les midis, et c'est de la part de Jésus avoir bien connu le cœur humain que d'avoir mis son bonheur dans une attente d'espérance.

Dans une espérance ? Cependant, il y a cette différence entre le bonheur que les hommes promettent et celui que promet Jésus-Christ : c'est que les hommes placent notre bonheur dans ce qui ne dépend pas de notre volonté, en sorte que leurs promesses sont chimériques ; Jésus-Christ place le bonheur en ce qui dépend de chacun de nous, et ses promesses sont tout de suite et pour tous réalisables. Le monde dit : « le bonheur est dans la fortune. » Mais la fortune, je ne l'ai pas ! Quand je l'aurai, je me serai usé à l'acquiescer, et je ne serai plus capable d'en profiter. Ou bien : la fortune, je l'ai, mais je n'ai pas la santé ; ou bien,

je suis déjà fatigué de ses avantages ; ou bien, je sens qu'elle m'isole, et je ne suis pas sûr des amitiés qu'elle m'attire. De même pour le plaisir, de même pour la gloire, de même pour tous les biens du monde.

Mais la pauvreté ? mais la douceur ? mais la souffrance ? mais la persécution ? Elle sont à notre portée ; elles viennent même quand nous ne le voulons pas ; elles augmentent à notre gré ; elles sont la source, toujours jaillissante, toujours renouvelée, de la Béatitude. C'est une grande habileté de l'Evangile d'avoir mis le royaume des cieux au dedans de nous. De tous les livres, c'est le plus pratique, et son salut est une « merveilleuse affaire. »

Maxime DELVAL.